

CRIME ET MYSTÈRE,

MÉLO-DRAME MANQUÉ,

MÊLÉ DE CHANTS, D'ACCIDENS, D'INTERRUPTIONS,
D'ASSASSINATS ET DE SUPERCHERIES.

PAR M. DUMERSAN.

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS
A Paris, sur le Théâtre de la Gaité,
LE 10 JANVIER 1836.



BRUXELLES,

AUG. JOUHAUD, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,
PASSAGE DE LA COMÉDIE, 3.
1836.

PERSONNAGES.**ACTEURS.***Sur le théâtre.*

GERVAIS.	M. CANIADE.
ARTHUR.	M. EUGÈNE.
DURESNEL.	M. ARMAND.
LE COMMISSAIRE.	M. PRADIER.
LE CHANGEUR.	M. LAISNÉ.
UN SERGENT - DE - VILLE.	M. PREVOT.

Dans la salle.

M. ROBLOT.	M. RAYMOND.
MAD. ROBLOT.	M. LHÉRIE.
ADOLPHE.	M. PÉCHENAT.
TITI, petit gamin.	Mlle LÉONTINE.
JOKO, marchand de tisanne.	M. LEBEL.

CRIME ET MYSTÈRE.

Un salon, porte au fond, deux portes à droite et à gauche, une table à gauche de l'acteur.

SCÈNE PREMIÈRE.

GERVAIS, *garçon de caisse, arrive avec un portefeuille attaché à sa boutonnière par une petite chaîne, il ôte sa casquette, la pose sur la table, essuye son front avec son mouchoir qu'il met dans sa casquette.*

Voilà, j'espère, mes courses finies pour aujourd'hui. Que de mal chez un gros banquier comme M. Duresnel; mais aussi quel honnête homme! c'est ici le séjour de la probité, de la vertu. La richesse ne l'a pas gâté comme tant d'autres, chez lui pas de luxe insolent, pas de folles dépenses, mais l'infortune y trouve toujours des secours, c'est rare dans ce siècle de calcul et d'égoïsme.

Je lui apporte cent mille francs en *banknotes*, contre lesquelles j'ai été changer de l'argent, c'est plus commode pour voyager; mais pourquoi donc ce voyage subit en Angleterre, et l'ordre qu'il m'a donné de dire qu'il était parti depuis hier. En effet, tout le monde le croit absent, excepté moi, dans la chambre de qui il s'est caché, et où il a passé la nuit. Allons lui rendre compte de mes commissions... comptons d'abord ces bil-

(*) Les six premières scènes doivent être jouées avec tout le sérieux et l'exagération du drame moderne, afin que le public soit dupe de la mystification, et que l'interruption fasse plus d'effet.

lets. (*Illes pose sur la table, on entend du bruit dans la coulisse, il écoute.*) Que se passe-t-il dans l'appartement voisin... c'est celui de madame, il me semble que j'entends des gémissemens... ils redoublent... (*On entend un grand cri.*) Ciel! un cri épouvantable!.. des pas précipités!.. je suis glacé de frayeur!.. On vient... ah! cachons-nous!

(*Il se jette à genoux derrière la table qui est couverte d'un tapis.*)

SCENE II.

GERVAIS, *caché*, **ARTHUR**, *pâle, d'fait, un poignard sanglant à la main.*

ARTHUR.

Qu'ai-je fait! qu'ai-je fait! qu'as-tu fait Arthur?.. ah! je frémis! infortunée Natalie! et ce poignard sanglant qui lui a percé le sein!..

GERVAIS, *à part.*

Il a assassiné ma maîtresse?

ARTHUR.

Je n'ai commis qu'un crime, et celui que je n'ai pas commis, fera découvrir l'autre! fatalité!.. mais nul témoin ne peut déposer contre moi.

GERVAIS, *à part.*

C'est le ciel qui a permis que je découvre ce mystère.

ARTHUR.

Maintenant il faut fuir, mais auparavant déposons ce poignard dans un endroit qui éloigne de moi tous les soupçons.

GERVAIS, *à part.*

Le scélérat!

ARTHUR, *il met son poignard dans la casquette de Gervais.*

GERVAIS, *se montrant.*

Ah ! c'est trop fort !

ARTHUR.

Quelqu'un ici ! malheureux ! m'as-tu entendu ?

GERVAIS.

Oui : je sais tout , et je vais vous dénoncer.

ARTHUR.

Toi ? si tu dis un mot, tu es perdu.

(Il lui présente un pistolet.)

GERVAIS.

Mais au nom du ciel , M. Arthur , quel est ce mystère ? vous avez tué madame Duresnel.

ARTHUR.

Moi ? malheureux , de quoi m'accuses-tu ? tuer une femme que j'adorais.

GERVAIS.

Cependant elle est morte ! ce poignard...

ARTHUR.

A tranché ses jours, mais j'en suis innocent.

GERVAIS.

Personne ne le croira.

ARTHUR.

Aussi faut-il que je fuie , que je quitte la France ! mais sans argent, comment faire ! si Duresnel n'était pas absent, c'est lui qui a mes fonds, je les lui demanderais, je partirais avant que rien fût découvert.

GERVAIS.

C'est le ciel qui a permis que vous ne puissiez pas échapper au châtement que vous méritez.

ARTHUR.

Gervais, tu me soupçonnes... je suis plus malheureux que coupable.

GERVAIS.

Quoi ! vous nieriez ?..

ARTHUR.

L'apparence est contre moi, mais l'apparence est souvent trompeuse.

GERVAIS.

Quelle effronterie !

ARTHUR.

Le caissier de M. Duresnel, serait-il encore à son bureau ?.. mais non ; il est trop tard ! — que vois-je ?.. ces billets !

GERVAIS.

Monsieur, n'y touchez pas.

ARTHUR.

Je m'en empare.

GERVAIS.

Cent mille francs !

ARTHUR.

Avec cela je pourrais m'embarquer.

GERVAIS.

Mais, Monsieur !

ARTHUR.

Crois-tu que je veuille les voler ? aussitôt arrivé en Angleterre, j'écrirai à M. Duresnel que je les ai pris, je te justifierai ; mais pour le moment, il me les faut...

GERVAIS.

Ayez pitié de moi, je suis responsable.

ARTHUR.

Si tu me refuses, je me brûle la cervelle, là, à tes pieds, et l'on t'accusera de m'avoir assassiné.

GERVAIS.

Quelle horrible situation.

ARTHUR, *prend les billets.*

Adieu, Gervais, adieu, pense quelquefois au malheureux Arthur, et plains-le.

(Il lui serre la main et sort.)

SCÈNE III.

GERVAIS, *seul.*

Que je le plaigne ! et je n'ai pas eu le courage de le faire arrêter ! Il est peut-être encore temps. (Il court à la fenêtre.) Non ; le voilà qui sort, il s'éloigne précipitamment, l'obscurité le favorise ; si je criais !.. mais avertir toute la maison, et dans un moment où mon maître !.. ah ! j'en deviendrai fou. Et cet Arthur, ce jeune homme si bon, si intéressant ! élevé dans cette maison comme le propre fils de M. Duresnel... commettre dans le même moment un assassinat et un vol. A qui se fier sur la terre !

SCÈNE IV.

GERVAIS, DURESNEL, *un flambeau à la main.*

GERVAIS.

Dieu ! voilà mon maître, comment lui dire tout cela ?

DURESNEL, *mystérieusement.*

Personne ici que toi, je puis paraître... ferme cette porte, que personne ne nous interrompe.

GERVAIS, *embarrassé.*

Monsieur, si j'osais...

DURESNEL.

Ferme cette porte, te dis-je.

GERVAIS.

J'obéis.

DURESNEL.

Tu es un vieux serviteur, ta probité, ton attachement me sont connus, j'ai un grand secret à te confier, mais avant tout, remets-moi les

cent mille francs de billets que je t'ai envoyé chercher.

GERVAIS *embarrassé*

Les cent mille francs.

DURESNEL.

Oui, n'as-tu pas été chez mon changeur ?

GERVAIS.

Oui, Monsieur.

DURESNEL.

Eh bien, où sont mes bancknotes.

GERVAIS.

Je ne les ai pas.

DURESNEL.

Qu'en as-tu fait ?

GERVAIS.

Si je vous le dis, vous ne me croirez pas.

DURESNEL. •

Gervais !

GERVAIS.

Eh bien, Monsieur, puisqu'il faut vous l'avouer, on me les a dérobés.

DURESNEL, *furieux*.

Imposteur ! tu profites de ma situation, de ma cruelle position, dont sans doute tu as découvert le secret .. et je me fiais à toi ! et un vieillard dont les cheveux blancs attestaient encore hier la probité, ne craint pas de commettre aujourd'hui une action infâme, parce qu'il sait que je ne puis le dénoncer à la justice.

GERVAIS, *noblement*.

Qui vous en empêche, Monsieur ! dénoncez-moi, faites moi condamner, j'aurai pour moi la voix de ma conscience.

DURESNEL, *ironiquement*.

Ta conscience ! misérable !.. tous le monde me

croit parti pour l'Angleterre, depuis hier matin, j'ai fait mes adieux à tous mes amis, et tu veux que je te dénonce ! non, il vaut mieux que je te tue ! on ne me soupçonnera pas, puisque je puis invoquer l'alibi... mais te tuer ne me rendra pas mon argent, et il me le faut. (*Il le prend à la gorge*)

GERVAIS.

On entendra mes cris, on viendra à mon secours.

DURESNEL.

Non, mes mesures étaient prises, des lettres, des commissions diverses, ont éloigné tout le monde de cette maison, nous y sommes seuls, maintenant.

GERVAIS, *stupéfait.*

Seuls !..oui seuls avec un cadavre.

DURESNEL.

Que dis-tu ! qu'oses-tu dire ? tu sais que Natalie est morte ?

GERVAIS.

Et vous ? comment le savez-vous ?

DURESNEL.

Tu demandes à l'assassin comment il sait la mort de sa victime ?

GERVAIS.

Dieu ! se peut-il ? vous auriez assassiné votre femme ! ce n'est donc pas M. Arthur ?

DURESNEL.

Arthur ! Arthur ! dis tu ! d'où te vient cette pensée ?

GERVAIS.

Quand je l'ai vu sortir de la chambre de madame On poignard ensanglanté à la main...

DURESNEL.

Malédiction ! Arthur dans la chambre de ma femme !

GERVAIS.

C'est lui, qui pour fuir s'est emparé de vos billets.

DURESNEL.

Non, tu me trompes.

GERVAIS.

Je le jure sur l'honneur.

(On entend frapper trois coups à la porte extérieure)

DURESNEL.

Quel est ce bruit ?

GERVAIS.

On frappe à la grande porte.

DURESNEL.

Garde-toi d'ouvrir.

GERVAIS.

Mais le portier...

DURESNEL.

N'ouvrira pas.

GERVAIS.

Comment ?

DURESNEL.

Il dort maintenant dans sa loge.

(On frappe à coups redoublés.)

GERVAIS.

Mais ce bruit ?..

DURESNEL.

Ne l'éveillera pas, il dort du sommeil de la mort.

GERVAIS.

Est-ce encore vous ! mais vous êtes donc le démon sous une figure humaine. On saura du moins qu'il a été assassiné...

DURESNEL.

Non, un réchaud de charbon posé près de son lit, fera croire qu'il s'est asphyxié.

GERVAIS.

Monstre! je vais dire le contraire, et vous faire arrêter.

DURESNEL.

Et tu crois que toutes mes mesures n'étaient pas prises!.. une issue secrète et connue de moi seul saura me soustraire à toutes les recherches.

(Il disparaît par une ouverture pratiquée dans un panneau du salon.)

SCENE V.

GERVAIS, *seul.*

Grand Dieu!.. permettras-tu que je sois victime de tant d'atroces machinations.

(On entend un grand bruit au-dehors.)

SCENE VI.

GERVAIS, UN COMMISSAIRE, UN CHANGEUR,
Soldats

GERVAIS, *froidement.*

Que désirez-vous messieurs?

LE CHANGEUR, *au Commissaire.*

Le voilà, monsieur, voilà l'homme qui sort de chez moi. (*A Gervais.*) Me reconnaissez-vous?

GERVAIS.

Oui, vous êtes le changeur chez qui je viens de porter cent mille francs en or, pour avoir des billets anglais.

LE CHANGEUR.

Vous voyez, monsieur, qu'il l'avoue...

GERVAIS.

Sans doute... quel mal y a-t-il à cela?

LE COMMISSAIRE, *aux soldats.*

Vous allez conduire cet homme à la préfecture.

GERVAIS.

Pourquoi cela? Qu'ai-je fait de mal?

LE COMMISSAIRE.

Mais d'abord, remettez-moi les billets.

GERVAIS.

Je ne les ai plus.

LE COMMISSAIRE.

Je m'en doutais, il les a remis à ses complices.

GERVAIS.

Qu'avez-vous à me demander? On m'a donné des billets; mais n'ai-je pas donné de l'or?

LE COMMISSAIRE.

Oui, des pièces d'or, mais de la fausse monnaie.

GERVAIS.

Est-il possible!.. Oh! comble d'horreurs!..

LE COMMISSAIRE

Cherchez partout, messieurs, il serait possible qu'on trouve quelque indice...

LE CHANGEUR.

Un poignard tout sanglant et un mouchoir dans une casquette.

LE COMMISSAIRE.

Ce mouchoir et cette casquette sont-ils à vous?

GERVAIS.

Je voudrais en vain le nier.

LE COMMISSAIRE.

Qu'avez-vous fait avec ce poignard? quel crime avez vous commis?

GERVAIS.

Tout dépose contre moi, et je suis innocent.

LE COMMISSAIRE.

C'est ce que nous verrons

LE CHANGEUR, *effrayé, après avoir ouvert à porte de l'appartement.*

Oh! ciel! qu'ai-je vu! le cadavre d'une femme, baigné dans son sang!

LE COMMISSAIRE.

C'est sans doute sa victime !

(Ici l'acteur qui a joué Arthur vient parler tout bas à celui qui joue le commissaire ; celui ci a l'air étonné, il lui répond de même.)

SCÈNE VII.

TITI, à la deuxième galerie.

Plus haut... plus haut.. on n'entend pas. (regardant au paradis.) Est-ce que t'entends, toi Todore?..

L'acteur qui joue, LE COMMISSAIRE.

Pardon, messieurs, mais ce que vient de me dire mon camarade n'est point de son rôle...

TITI.

Pourquoi qu'il dit autre chose que son rôle. Qu'il parle tout haut, ou je lui envoie un trognon, aussi vrai comme je m'appelle Titi.

L'ACTEUR.

Messieurs, on vient de m'annoncer que l'actrice chargée du rôle de la sœur de Natalie, qui allait entrer en scène, vient de se trouver subitement indisposée.

TITI.

Eh ben! je veux qu'euqu'-chose en place; qu'on nous donne le *Chien de Montargis*.

L'ACTEUR, gaiement.

Le chien n'étant pas prévenu...

TITI.

Ah! ton caniche!.. Encore fameux... On connaît ces couleurs-là. Mets-toi deux cotelettes dans les mollets, mon chien courra après toi, aussi bien que l'autre.

M. ROBLLOT, se levant à l'orchestre.

Pardon, monsieur l'acteur, je veux vous dire un mot en particulier... là, devant tout le monde.. Si vous n'avez pas de chien disponible, que ne

mettez-vous en place un chat, avec un annonce, le public accepterait, peut-être?

TITI.

Tais-toi donc, respectable Bedoin, ça ferait le chat de Montargis, merci!..

M. ROBLOT, se retournant.

J'ai dit un chat comme j'aurais dit autre chose.

TITI.

Ah! le grand serin!

L'ACTEUR.

Messieurs, (c'est moi de tout à l'heure), il me vient une idée...

TITI.

Écoutez son idée, s'il en a une.

ROBLOT.

Vous dites que votre actrice est malade?

L'ACTEUR.

Oui, monsieur.

ROBLOT.

Eh bien, j'ai trouvé un moyen de la remplacer. Faites-en jouer une autre.

L'ACTEUR.

Le moyen est ingénieux : mais, monsieur, c'est impossible, car dans le rôle de la sœur de Natalie, il y a plusieurs morceaux de musique qu'elle seule pouvait chanter.

ROBLOT.

Monsieur il y a encore un moyen, ce serait de passer les morceaux de chant.

TITI.

Du tout! qu'est-ce qu'il dit lui, la perruque là-bas. Y a sur l'affiche : drame mêlé de chant. On sait lire; j'ai payé pour du chant, il me faut du chant! (*Criant.*) La Marseillaise.

ROBLOT.

J'ai dit ça comme j'aurais dit autre chose.

(*Un chapeau de femme tombe du balcon sur la tête de Roblot.*)

ROBLOT.

Qu'est-ce qui me tombe sur la tête et qui me casse le nez ? Un chapeau ! Mais je le reconnais , c'est celui de mon épouse. (*regardant au balcon.*) Vous ici, madame Roblot ?

MAD. ROBLOT.

Mon mari !.. ô ciel !

(*Elle cache sa figure dans son mouchoir.*)

TITI.

Son mari ! c'te reconnaissance ! reconnaissance au Mont-de-Piété.

ROBLOT.

Que faites-vous là, madame Roblot, à côté de quelqu'un ?

ADOLPHE, *an balcon.*

De quoi vous mêlez-vous, monsieur ; madame est à côté de moi, mais elle n'est pas avec moi : tous les jours on se trouve au spectacle à côté les uns des autres...

ROBLOT.

Cela vous plaît à dire, descendez, madame, ou je vais monter... vous êtes une...

ADOLPHE.

Vous insultez votre épouse, monsieur, vous m'en rendrez raison.

ROBLOT.

Comment !. lorsque je suis... mystifié... car enfin, messieurs, le suis-je ou ne le suis-je pas ? C'est un oui ou un non que je demande... Le suis-je ?

TITI.

Oui, tu l'es...

ROBLOT.

Madame, ça ne se passera pas ainsi. J'en appelle à la justice, au commissaire, à tout ce qui

porte un cœur sensible !.. Je vais au Bureau de police...

(Il sort.)

TITR.

Laissez-le passer, laissez-le monter sur les banquettes. Je parie qu'il a des chaussons de lisière, de peur des glissades. Il aurait dû en donner à sa femme ! Ah ! c'te tête !

MAD. ROBLOT, *au balcon.*

Combien je suis humiliée de cette scène inconvenante. Je dois vous paraître bien coupable ; je suis sûre que vous devez avoir de moi une bien drôle d'idée. Eh bien ! ce n'est pas ma faute, parole d'honneur ; si vous saviez comme mon mari me rend malheureuse ; c'est une espèce d'Abdel-Kader... Moi qui suis née artiste !.. Eh bien ! messieurs, croiriez-vous que mon mari veut que je reste claqué-murée au fond d'une boutique de quincaillerie, entre une souricière et un soufflet ; moi j'en aime que la musique vocale ou instrumentale , ça m'est égal... Voilà M. Adolphe qui demeure près de chez nous, à l'entresol d'en face, et qui a la complaisance de venir chanter le soir, des nocturnes avec moi.

L'ACTEUR.

Comment, madame, vous êtes musicienne ?

MAD. ROBLOT.

Qui ne le serait pas, avec une ame tendre , et des oreilles faites pour comprendre *Robert-le-Diable, la Juive* et *l'Éclair*...

L'ACTEUR.

Eh bien , madame , vous pourriez nous rendre un grand service, et à l'instant même.

MAD. ROBLOT.

Ah ! moi, d'abord, je suis très obligeante.

ADOLPHE.

Madame est très obligeante.

L'ACTEUR.

Est-ce que vous auriez la bonté de remplacer la cantatrice qui nous manque ?

MAD. ROBLLOT.

Ah ciel ! moi chanter sur un théâtre ! je suis trop timide... en particulier , je ne dis pas... mais devant tout le monde , je n'oserai jamais...

ADOLPHE.

Pourquoi donc , madame ; quand on a votre talent. (*Au public.*) Messieurs, si madame voulait nous chanter quelque chose, consentiriez-vous à remettre à demain la suite du mélodrame ?

TITI.

Oui, oui, qu'elle chante ! j'aime les chansons ; mais je veux savoir la fin de la pièce.

L'ACTEUR.

Venez, madame, venez, je vous prie. On va ouvrir la porte de communication : je vais au-devant de vous.

MAD. ROBLLOT.

Je vais trembler comme une feuille.

ADOLPHE.

Ces messieurs sont trop aimables pour ne pas vous encourager.

MAD. ROBLLOT.

Oui, encouragez-moi, messieurs.

TITI.

N'ayez pas peur, petite mère, je vous applaudirai, et ferme... Dis donc, Guguste, si tu vois le marchand de tisane envoie-le-moi...

SCÈNE VIII.

Le père JOKO, *aux deuxièmes galeries, vis-à-vis de Titi.*

A la fraîche ! qui veut boire ?..

TITI.

Ah ! vous êtes là, père Joko ! versez-moi dans ma casquette.

JOKO.

Je n'ai pas le bras assez long.

TITI.

Êtes-vous comme moi, père Joko, je suis vexé comme un dindon de ne pas savoir la fin de la pièce.

JOKO.

Je la sais, moi, j'ai vu répéter la pièce, parce que je suis ami avec un machiniste.

TITI.

Ah ben ! contez-moi la, père Joko.

LE PÈRE JOKO.

Je le veux bien, avec la permission de la société. Pour lors... quand on a interrompu la pièce, nous en étions que le commissaire de police allait arrêter l'honnête garçon de caisse. Faut vous dire que ce garçon est marié, et qu'il a huit garçons dont deux filles. La sœur de madame Athalie, celle qui est morte, arrive sur ce coup-là. Elle arrive... c'est celle qui n'est pas arrivée. Elle demande sa sœur, on lui dit qu'elle ne peut pas lui parler pour le quart-d'heure, vu qu'elle est assassinée ; ça la contrarie c'te femme. Sur ce coup-là, elle se trouve mal. Le mari, M. Dur-à-cuir, non, Durenel, celui qui s'est caché quand les gendarmes avaient arrivé, réparait subitement, et il crie ma belle sœur est morte !.. « Célestine ! c'était pour toi que j'avais » assassiné mon époux, car je l'aimais c'te femme » mais je ne pouvais pas la souffrir ! je l'aurais vu » noyée je ne lui aurais pas porté un verre d'eau. » Et puis il se démenait comme un possédé, de voir

qu'il ne pourrait pas la posséder, dans son idée... Pour lors il arrive un *facteur*, mourant de faim et ayant décacheté des lettres où il y avait des billets... Non je me trompe, c'est à l'Ambigu, ça. — Ah!.. c'est Arthur qui a été arrêté qu'on ramène. Le commissaire l'interroge, Arthur lui répond : De quoi ? des navets ! le commissaire lui dit : Ne parlez pas politique. Pour lors, il invoque le mari en duel. Mais il s'agit des cent mille francs qu'il a floués, on veut le fouiller, on trouve sur lui une *berline*, comme quoi, ayant émigré, les billets sont cousus dans la doublure... Non, je me trompe encore. C'est à la porte St-Martin, ça. On s'embrouille dans toutes ces infâmies de pièces-là. — Ah! voilà. — Pour lors, le mari est mis en prison, et Arthur épouse la fille du pair... du pair de France, et son neveu se tire un coup de pistolet... Non je me trompe encore, c'est ici dans *la tache de sang*.

TITI.

Et alors, comment que ça finit donc ?

LE PÈRE JOKO.

Ah! ça finit bien, mais je n'ai pas vu répéter la dernière acte : si tu veux revenir demain, le machiniste qui est un de mes amis me le racontera et je te le raconterai... En attendant viens me payer un litre chez le marchand de vin, ça vaut mieux que ma tisanne.

SCÈNE IX.

L'ACTEUR, *amenant* MAD. ROBLLOT, ADOLPHE,
LE CHANGEUR.

L'ACTEUR, *au public*.

Messieurs, voilà cette dame qui va se faire entendre.

MAD. ROBLOT.

Vous me voyez toute tremblante , je suis si nerveuse... Monsieur Adolphe allez donc dans la salle pour me soutenir... et si vous rencontrez le commissaire de police, dites-lui de mettre mon mari au violon.

ADOLPHE.

Trop heureux de remplir vos intentions.
(Il sort.)

L'ACTEUR.

Madame, qu'allez-vous chanter ?

MAD. ROBLOT.

Tout ce que vous voudrez , à la première vue...

Air : De tous les pays pour vous plaire.

De tous les chanteurs de la terre
Italiens, allemands, anglais,
J'imiterai la voix vive et légère ;
Et pour enlever le succès
Je finirai par le français.

L'ACTEUR, *prend plusieurs cahiers de musique.*

Voici un morceau italien !

MAD. ROBLOT, *avec l'accent italien.*

Io spero che la platea avra benevolenza per la giovina prima dona.

L'ACTEUR.

Certainement, Madame... je ne comprends pas.

(Madame Roblot chante l'air de Rosine, dans le Barbier de Séville de Rossini, ou tout autre air italien à la convenance de l'acteur.)

L'ACTEUR, *lui offrant une autre partition.*

Voici un morceau allemand.

MAD. ROBLOT, *avec l'accent allemand.*

Meinherr, ich bin zer dankber.

L'ACTEUR.

Sans doute... je ne comprends pas.
(Madame Roblot chante un air tyrolien ou allemand.)

L'ACTEUR.

Voici un morceau anglais.

MAD. ROBLOT *avec l'accent anglais.*

Gentleman, ai am moteh oblight.

L'ACTEUR.

Sans contredit... je ne comprends pas.

MAD. ROBLOT, *chante l'air : Nos amours ont duré.*
Hereraye hereraye, ou tout autre air anglais
comme celui du comédien d'Etampes.

L'ACTEUR.

Maintenant nous attendons le morceau français.

MAD. ROBLOT.

Air : *de Boieldieu.* (Ah ! vous avez des droits superbes.)

- Chantons maintenant la romance.
- En français exprimons nos vœux,
- Je vais implorer l'indulgence...

SCENE X.

Les Mêmes, M. ROBLOT, Deux Sergens de Ville. LE PÈRE JOKO, TITI, *arrivant sur le devant du théâtre*

M. ROBLOT.

Messieurs, faites votre devoir, voici l'épouse coupable.

MAD. ROBLOT.

Moi coupable ? et de quoi !

TITI.

Ah de quoi ! venez donc père Joko, faut voir.

MAD ROBLOT.

Accuser une femme comme moi. Messieurs les

sergent de ville, daignez m'écouter; j'aime votre institution; cet homme, ce tyran, ce despote homme auquel mes parens m'ont sacrifiée sous prétexte qu'il avait de la fortune et que je n'avais rien, ne fait que me battre du matin au soir! scélérat, gueux que tu es. (*Les acteurs témoignent leur indignation. et pendant qu'ils ont la tête tournée elle donne un soufflet à son mari, et jette un cri comme si elle venait de le recevoir.*) Tenez! voyez, il vient encore de me donner un soufflet! ROBLOT, se tenant là joue.

Moi! par exemple!

TITI.

Je ne l'ai pas vu: mais je l'ai entendu.

TOUS.

Moi aussi... je l'ai entendu.

UN SERGENT DE VILLE.

Ah! vous battez les femmes! suivez-nous à l'instant même à la préfecture, et comme il est tard, vous y coucherez.

MAD. ROBLOT

C'est tout ce que je voulais!

JOKO, riant.

Encore un qui a le né cassé!

Air: du vaudeville de Sophie.

L'ACTEUR.

Pour voir un nouveau mélodrame

Bien attendrissant et bien noir

Je disais hier à ma femme:

Que nous allons pleurer ce soir!

N'oublions pas notre mouchoir.

L'acteur cria, fut en délire,

Fit des gestes de forcené,

Pourtant le drame nous fit rire...

Voilà comment on s' casse le né.

ADOLPHE.

Un fat aperçoit une belle
Et sans s'informer seulement,
Si la dame est sage ou cruelle,
Il s'enflamme subitement
Et la suit indiscrètement.
Jusqu'à son logis il l'escorte,
Elle entre : et mon fat étonné,
Sur sa face recoit la porte...
Voilà comme on s' casse le né.

LE PÈRE JOKO.

Cet Alger que l'on colonise
Et que garderont les Français,
Verra chaque tribu soumise
Par la suite de nos succès,
Venir nous demander la paix.
Sur Mascara, par la victoire
Notre étendard est promené,
Les Français fidèl' à la gloire
Aux Bédouins ont cassé le né.

ROBLOT.

Je heurte un Anglais, par mégarde
Il vient me demander raison.
Sur-le-champ je me mets en garde
Mais il crie à la trahison,
Et dit :

Baragouinant.

« Ca n'est pas de saison.
» Je comprends par cet' paradoxe :
» Quand ma honneur est écorné,
» Por mi venger, monsieur, je boxe,

Il se pose.

» Voilà comme on s' casse le né.

TITI.

Gamin d' Paris, je suis habile

A tous les jeux de chaq' saison,
Et bien souvent les sergens d' ville
Veulent me mettre à la raison :
Mais moi je r'gimb' comme un démon.
L'hiver quand j' vois v'nir un novice ,
Et qu' sur l' canal j'ai patiné :
J' lui dis : mon fils v'là comme on glisse..

Il veut faire comm' moi, il se lance, il tombe, et
j' lui dis alors...

V'là comme on se casse le né.

MAD. ROBLOT, *au public.*

Air : *Du droit du Seigneur.*

Chantons maintenant la romance,
En Français exprimons nos vœux.
Je vais implorer l'indulgence
Avec un air de Boyeldieu.

Ah ! de mes pas soyez le premier guide,
Ecartez tout fâcheux pronostic.,
Soutenir la beauté timide,
Ah ! le joli droit du public.

Je vous déclare que je suis horriblement serré
dans mon corset, que j'ai horriblement froid et
que j'aime mieux monter la garde dix fois que
de rester ainsi dix minutes de plus : mais vous
pouvez m'applaudir...

Ah ! le joli droit (*bis*) du public.

FIN.

~~édition de 1840~~
5115
1873

157338